

Le libertaire

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à LECOIN

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à NADAUD

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'ÉTRANGER :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 12 fr.
Six mois . . 5 fr.	Six mois . . 6 fr.

Les anarchistes veulent instaurer
un milieu social qui assure à chaque
individu le maximum de bien-être et
de liberté adéquat à chaque époque.

La Révolution sera-t-elle collectiviste ?

A l'heure où la dictature bolchevique en Russie a posé avec acuité les problèmes de l'après-révolution ; à l'heure où éléments anarchistes et éléments socialistes sont violemment aux prises et discutent sur les possibilités de réalisation et de transformations sociales ; à l'heure où certains anarchistes délaissent leurs conceptions, adoptent une attitude peu conforme aux doctrines libertaires, mais en tous points favorable aux méthodes autoritaires, il n'était peut-être pas inutile d'aller puiser dans les écrits autorisés des grands théoriciens de l'anarchie, non pas d'aujourd'hui seulement, mais depuis fort longtemps, comme en fait foi la publication de la « Révolution sera-t-elle collectiviste » (1).

Très souvent nous entendons dire, par les anarchistes mêmes, que l'Anarchie est un idéal très éloigné ; qu'elle n'a pas de chance de se réaliser d'ici à bientôt ; que très probablement la prochaine révolution sera collectiviste, et que nous devons passer par un Etat ouvrier, avant d'arriver à une société communiste, sans gouvernement.

Ce raisonnement nous semble absolument erroné. Il contient une erreur d'appréciation fondamentale, concernant la marche de l'histoire en général et le rôle de l'idéal dans l'histoire.

L'individu peut être guidé dans ses actes par un seul idéal. Mais une société consiste de millions d'individus, ayant chacun son idéal, plus ou moins net, plus ou moins conscient et arrêté ; si bien qu'à un moment donné on trouve dans la société les conceptions les plus variées — celle du réactionnaire, du catholique, du monarchiste, de l'administrateur du sergent, du bourgeois, du libre contractuel, du socialiste, de l'anarchiste. Cependant, au lieu de ces conceptions ne se réalisant dans son entier, précisément à cause de la variété des conceptions existant à un moment donné, et des nouvelles conceptions qui surgissent, bien avant qu'aucune des anciennes ait atteint sa réalisation dans la vie.

Chaque pas en avant de la société est une résultante de tous les courants d'idées qui existent à un moment donné. Et affirmer que la société réalisera d'abord tel idéal, puis tel autre, c'est se méprendre sur la marche entière de l'histoire. Le progrès accompli porte toujours le cachet de toutes les conceptions qui existent dans la société, en proportion de l'énergie de pensée et surtout d'action de chaque parti. C'est pourquoi la société qui résultera de la Révolution ne sera ni une société catholique, ni une société bourgeoise (trop de forces et toute l'histoire de l'humanité travaillant à démolir ces deux espèces de sociétés), ni un Etat ouvrier, par cela même qu'il existe un courant anarchiste d'idées et des anarchistes, assez puissants, et comme forces d'action, et comme force d'initiative.

Voyez, en effet, l'histoire. Les Républiques de 1793 passées révélaient une République construite sur le modèle des républiques de l'antiquité. Ils révélaient une république universelle, et pour faire triompher cette Rome ou cette Sparte nouvelle en France, ils se faisaient tuer dans les neiges des Alpes, sur les plaines de la Belgique, de l'Italie et de l'Allemagne.

Ont-ils réalisé cette République ? — Non ! Non seulement l'ancien régime, pesant sur eux de tout son poids, les a tirés en arrière. Mais des idées nouvelles ont poussé la société en avant. Et lorsque leur rêve de République universelle se réalisait un jour, cette République sera plus socialiste que tout ce qu'ils avaient osé rêver, et plus anarchiste que tout ce qu'un Diderot avait osé concevoir dans ses écrits. Elle ne sera plus République, elle sera une union de peuples plus ou moins anarchistes.

Pourquoi ? — Mais parce que bien avant que les républicains eussent atteint leur idéal de république égalitaire (de citoyens égaux devant la loi, libres et liés par des liens de fraternité), de nouvelles conceptions, presque imperceptibles avant 1789, ont surgi et grandi. Parce que cet idéal même de liberté, d'égalité et de fraternité est irréalisable tant qu'il y aura servitude, économie et misère, tant qu'il y aura des Républiques — des Etats — forcément poussés aux limites, à des divisions à l'extérieur et à l'intérieur.

Parce que l'idéal des républicains de 1793 n'était qu'une faible partie de l'idéal d'Egalité et de Liberté qui reparait aujourd'hui sous le nom d'Anarchie.

Où bien, prenez les communistes des années trente et quarante du dix-neuvième siècle.

Leur idéal était un communisme chrétien, gouverné par une hiérarchie élue d'anciens et de jeunes. Cet idéal eut un retentissement immense. Mais ce communisme ne s'est pas réalisé — et ne se réalisera jamais. L'idéal était faux, incomplet, suranné. Et lorsque le communisme commença à se développer lors de la révolution prochaine, il ne sera plus ni chrétien, ni étatiste. Il sera tout au moins un communisme libertaire, et l'idéal anarchiste pur et simple, d'autant plus la résultante de leur côté, vers le Communisme, vers l'Anarchie.

(1) En vente à la Librairie Sociale, 0 fr. 10 (franco, 0 fr. 15).

la soumission hiérarchique, mais sur la compréhension des besoins de liberté de l'individu. Il sera plus ou moins anarchiste, pour cette simple raison qu'à l'époque où le courant d'idées exprimé par Louis Blanc travaillait à créer un état jacobin avec teadans, ces socialistes — de nouveaux courants, d'idées, anarchistes, surgissaient déjà — les courants dont Godwin, Proudhon, Bakounine, Courderoy et même Max Stirner furent les porte-parole.

Et il en sera de même pour l'idéal de l'Etat ouvrier des social-démocrates. Cet idéal ne peut plus se réaliser ; il est déjà dépassé.

Cet idéal est né du jacobinisme. Il a hérité des jacobins sa confiance en un principe gouvernemental. Il croit encore au gouvernement représentatif. Il croit encore à la centralisation des différentes fonctions de la vie humaine entre les mains d'un gouvernement.

Mais bien avant que cet idéal se fût rapproché tant soit peu de sa réalisation pratique, une conception de la société — la conception anarchiste — se présentait, s'annonçait, se développait. Une conception qui résumait la méfiance populaire des gouvernements, qui révélait l'initiative individuelle et proclamait ce principe, devenu de plus en plus évident : « Pas de société libre sans individus libres », et cet autre principe, proclamé par tout notre siècle : « Libre entente temporaire, comme base de toute organisation, de tout groupement ».

Et quelle que soit la société qui surgira de la Révolution européenne, elle ne sera plus républicaine dans le sens de 1793, elle ne sera plus communiste dans le sens de 1848, et elle ne sera plus Etat ouvrier dans le sens de la démocratie sociale.

Le nombre d'anarchistes militants va toujours croissant. Et dès aujourd'hui même la social-démocratie se voit obligée de compter avec eux. La diffusion des idées anarchistes se fait non seulement par l'action des anarchistes, mais — qui plus est — indépendamment de notre action. Témoin la philosophie anarchiste de Guyau, la philosophie de l'histoire de Tolstoï, et les idées anarchistes que nous rencontrons chaque jour dans la littérature.

Enfin, l'action de la conception anarchiste sur l'idéal de la social-démocratie est évidente ; et cette action ne dépend qu'en partie de notre propagande : elle résulte surtout des tendances anarchistes qui se font jour dans la société et dont nous ne sommes que les porte-paroles.

Qu'on se souvienne seulement de l'idéal centralisateur, rigide jacobin, des social-démocrates avant la Commune de Paris. A cette époque, c'étaient les anarchistes qui devaient parler de la possibilité de la Commune indépendante, de la communisation de la richesse, de l'indépendance du métier, internationalement organisé. Eh bien, ces points sont aujourd'hui acquis pour les social-démocrates mêmes. Aujourd'hui la communalisation des instruments de production — non la nationalisation — est chose reconnue, et l'on voit jusqu'à des hommes politiques discuter sérieusement la question des docks de Londres municipalisés. « Les services publics », cette autre idée pour laquelle les anarchistes eurent autrefois à soutenir tant de combats contre les jacobins centralisateurs dans les Congrès de l'Internationale, aujourd'hui elle fait la pâleur des possibilistes.

Où bien, prenez encore la grève générale, pour laquelle on nous traitait de fous, et l'antimilitarisme qui nous faisait traiter de criminels par les révolutionnaires de la démocratie sociale !

Ce qui pour nous est aujourd'hui de l'histoire ancienne, et qui n'évoque plus en nous qu'un sourire rêveur, comme une vieille fleur fanée, retrouvée dans un vieux livre, fait les frais des programmes actuels de la social-démocratie. Si bien que l'on peut dire sans exagération que tout le progrès d'idées accompli depuis vingt ans par la social-démocratie n'a été que de recueillir les idées que l'anarchie laissait tomber sur son chemin, à mesure qu'elle se développait toujours. Relisez seulement les rapports jacobins sur les services publics, les idées sur l'organisation sociale, etc., pour lesquels les doctes savants du socialisme traitaient les « bakounistes » de fous enragés. C'est à ces sources que la social-démocratie boit à ce moment.

Ainsi l'Anarchie a déjà modifié l'idéal des social-démocrates. Elle le modifie chaque jour. Elle le modifiera encore durant la Révolution. Et, quoi qu'il sorte de la Révolution, ce ne sera plus l'Etat ouvrier des collectivistes. Ce sera autre chose, une résultante de nos efforts combinés avec ceux de tous les socialistes.

Et cette résultante sera d'autant plus anarchiste que les anarchistes développeront plus d'énergie — plus de force vive, comme on dit en mécanique — dans leur direction. Plus ils mettront d'énergie individuelle et collective, cérébrale et musculaire, de volonté et de dévouement au service de leur idéal pur et simple, moins ils chercheront de compromis, puis ils affirmeront nettement par la parole et par leurs vies l'idéal communiste et l'idéal anarchiste pur et simple, d'autant plus la résultante penchera de leur côté, vers le Communisme, vers l'Anarchie.

Pierre KROPOTKINE.

Les Méfaits du Socialisme d'Etat

Seule, une société libertaire satisfera aux désirs de liberté des individus et leur assurera, dans la fraternité et la paix, une vie matérielle exempte de tous soucis. Travaillons donc hardiment à sa réalisation.

A Lénine, au Comité Central Exécutif parus, au Comité Central du Parti Communiste de Russie, au Conseil Central parus, au Syndicat, à l'Internationale communiste, au Soviet International des Syndicats rouges.

Copie au Conseil des Commissaires du Peuple, au Soviet de Moscou.

Les organisations anarcho-syndicalistes soussignées, après avoir examiné la situation créée dans ces derniers temps par la persécution générale des anarchistes à Moscou, Pétrograd, Kharkov et autres villes de Russie et d'Ukraine, et par la destruction des organisations, clubs, maisons d'édition, etc., anarcho-syndicalistes, protestent de la façon la plus énergique et la plus catégorique contre l'entrave inouïe de toute tentative, non seulement de propagande et d'agitacion, mais encore d'action éducative et de publication de la part des organisations anarchistes.

La persécution systématique des anarchistes en général, et des anarcho-syndicalistes en particulier, qui a rempli de camarades les prisons russes, a coïncidé avec le discours de Lénine au X^e Congrès du Parti communiste sur la nécessité de combattre implacablement ce qu'il appelle « l'élément anarchiste petit-bourgeois », qui se développe, d'après lui, même dans les rangs du Parti communiste, grâce à la « tendance anarcho-syndicaliste » de l'opposition ouvrière. Le même jour furent arrêtés sans aucune raison justifiable plusieurs anarchistes sans reproches. Pas un d'entre eux, même ceux qui ont déjà été condamnés sans être entendus, n'a vu formuler d'accusation contre lui. Les conditions d'interneement ont été extrêmement pénibles. Un de nos camarades, Maximov, après de nombreuses protestations contre les conditions antihygiéniques révoltantes dans lesquelles il était placé (cellule de la Taganka), fut réduit à recourir au dernier moyen de protestation à sa disposition, la grève de la faim, qu'il commença le 1^{er} avril. L'artichouk, remis en liberté, après six jours de détention, fut peu de temps après arrêté de nouveau, sans qu'aucune accusation n'ait été formulée contre lui ni la première ni la seconde fois.

D'après nos renseignements, certains des anarchistes emprisonnés ont été envoyés à Samara et de cette façon les leurs ont été apportés par leurs camarades deviennent définitivement impossibles. D'autres encore ont fait la grève de la faim : nous savons que l'un d'eux, après douze jours, est tombé gravement malade.

Des cas sont connus dans lesquels des anarchistes emprisonnés ont été victimes de coups. Dans la déclaration adressée au bureau de la Commission extraordinaire le 16 mars par 38 anarchistes enfermés à Boukyrki, nous trouvons, entre autres, le passage suivant : « Le 1^{er} mars, dans le local de la prison intérieure de la section spéciale de la Commission extraordinaire, un de nos camarades, l'anarchiste Tikhon Kachirine, a été battu par vos collaborateurs Mago et autres, en présence du chef de la prison Doukiss... »

Ne se bornant pas à arrêter et à battre les anarchistes, les organes du Pouvoir combattent par tous les moyens leur activité éducative. Ils ont fermé plusieurs clubs et la librairie de Moscou de la Ligue des anarcho-syndicalistes du « Golos Trouda ».

Des mesures semblables ont été prises le 15 mars à Pétrograd. Mêmes arrestations en masse des anarchistes. Mise sous scellés de la librairie et de l'imprimerie du « Golos Trouda ». Les collaborateurs sont toujours en prison. Cette fois encore, pas un des détenus n'a reçu communication d'aucune accusation.

Le Conseil des commissaires du peuple n'a pas eu le courage, en réponse à la protestation de la Ligue des anarcho-syndicalistes du « Golos Trouda », contre la fermeture de sa librairie, de se prononcer franchement sur la conduite de la Commission extraordinaire. Il a seulement enlevé les scellés du magasin de Moscou, sans même en aviser l'organisation intéressée et en opérant une perquisition sans la présence des représentants de la Ligue. La demande catégorique de l'ouverture de la librairie et de l'imprimerie du « Golos Trouda » à Pétrograd a été laissée sans suite.

La suppression de fait des publications de la Ligue des anarcho-syndicalistes paralyse en même temps la mission essentielle du « Comité pour la mémoire de Kropotkine », qui consistait à publier ses œuvres. Enfin toutes sortes d'obstacles sont mis aux autres branches d'activité de ce comité, pour l'installation de ses bureaux, pour l'installation du téléphone, etc.

Tous ces excès de pouvoir intolérables à l'égard des anarchistes (jusqu'à l'utilisation des couronnes déposées sur la

tombe de Kropotkine pour d'autres funérailles sont, sans aucun doute, le résultat de la politique générale du Parti dominant des communistes bolchevistes envers l'anarchisme, le syndicalisme et leurs partisans.

Une pareille situation, où les anarchistes sont empêchés de se livrer à aucun travail systématique, sans garantie que même leurs établissements d'éducation, librairies, musées, etc., ne seront pas subitement et sans raison détruits, nous oblige à élever la voix contre les violences commises par le pouvoir des soviets contre le mouvement anarchiste.

Ici, en Russie, notre voix est faible. Elle est étouffée. La politique du parti dirigeant des communistes bolchevistes conduit à la suppression pure et simple de toute tentative d'activité ou de propagande anarchiste et oblige les anarchistes à vivre dans une entière discrétion morale, puisque le Pouvoir des Soviets les prive même de la possibilité de réaliser les plans et les projets que naguère encore il promettait de favoriser.

Plus que jamais convaincus de la justesse de notre idéal anarchiste et de la nécessité impérieuse d'appliquer nos idées, nous sommes sûrs que le prolétariat révolutionnaire universel est avec nous.

Ligue des anarcho-syndicalistes du « Golos Trouda » : le secrétaire : A. Chapiro ; le directeur de la librairie : A. P. Tsvietkov. Confédération des anarcho-syndicalistes de Russie, membre du bureau exécutif : S. Markov. Ligue pour la propagande morale de l'anarchisme : le secrétaire : Alexis Borovoi.

Nous nous associons entièrement à la présente protestation : Alexandre BERKMAN, Emma GOLDMANN.

Moscou, 1^{er} avril 1921.

Pour copie conforme : A. CHAPIRO.

A la prière des camarades russes, nos amis de Geschäfts Kommission der Frein et d'Arbeiter-Union Deutschlands (syndicalistes), Berlin, 934, Kopernikustrasse 25 II, nous ont fait parvenir le document ci-dessus que nous possédons depuis une dizaine de jours et que nous n'avons pu insérer dans notre dernier numéro faute d'avoir un traducteur sous la main.

Ce document confirme une fois de plus tout ce que nous savons des agissements criminels d'un système d'Etat qui est entrain de saboter la-bas une révolution faite avec le courage, l'abnégation et le sang des travailleurs.

Une fois de plus, nous affirmons qu'une transformation vraiment sociale ne peut se faire dans le cadre d'un Etat ; que l'Etat, quel qu'il soit, met entrave à la réalisation des plus belles aspirations et, en dominant l'individu, domine la collectivité et la tient en esclavage.

Aux bons camarades révolutionnaires de ce pays qui ne croient pas encore que dans le peuple il y ait à l'état latent toutes les capacités reproductives nécessaires au lendemain d'une révolution et qui pensent que seul un pouvoir, un pouvoir fort et centralisateur, peut asseoir le bonheur du peuple, nous disons : Ecoutez ces voix de Russie. Ecoutez-les, elles vous feront réfléchir. Elles vous feront apercevoir les vices d'une société étatiste et souhaiter l'avènement d'une société libertaire qui, à son début, pourra ne point satisfaire tous les désirs du beau et du bon qui sont en nous, mais qui s'y efforcera dès le premier jour et y parviendra petit à petit par la suite.

Le document ci-dessus, détourné de sa destination par un procédé malhonnête, a été publié la semaine passée par l'hebdomadaire à tout faire de la séquelle cégeste.

Que ce journal, ses directeurs et rédacteurs prennent garde !

Quand nos amis de Russie ou d'ailleurs en appellent au monde révolutionnaire, il n'appartient point à ceux qui ont trahi la cause ouvrière de leur leur voix à la nôtre.

Seuls, les vrais révolutionnaires, ceux qui combattent sans répit la domination et la dictature bourgeoises, ont le droit de s'élever contre la domination et la dictature socialistes.

Les Jouhaux, les Sené et leur organe l'Atelier sont libres de s'enliser un peu plus chaque jour dans la boue. Nous n'y voyons aucun inconvénient, car il s'agit de morts. Mais ils ne peuvent point se servir des protestations légitimes de camarades dont les vœux sont aux antipodes de leurs pour esquinter, ici, leurs adversaires — dont certains sont aussi les nôtres, mais pour des raisons différentes.

Nous veillerons à ce que les rendants du syndicalisme révolutionnaire ne gâtent la belle attitude de nos amis russes par une solidarité que personne ne leur demande.

Les Aristocrates Communistes

CONTRE

La Révolution Populaire

Il serait excessif de dire que la dictature du prolétariat va jusqu'à monopoliser au profit de l'Etat, l'activité cérébrale des individus. En dehors des cas, assez nombreux d'ailleurs, de réquisitions personnelles, la dictature se contente d'exercer un sévère contrôle sur les productions de la pensée. Elle ne permet pas que des divergences se manifestent. Il faut marcher droit et penser juste, c'est-à-dire d'une manière conforme à l'évangile communiste. Pour apprendre aux prolétaires à se bien conduire, la dictature leur applique des ceintures ainsi qu'en portent les chevaux dans les manèges ; pour leur apprendre à bien penser, elle leur ferme tout horizon et leur interdit formellement de regarder à droite ou à gauche, à gauche surtout. Ne croyez pas cependant que la dictature y mette de la malice. Elle a un but éminemment altruiste : elle estime qu'après quelques générations le dressage spirituel auquel elles auront été soumises permettra aux masses de se conduire toutes seules. Alors — sa mission étant remplie : préparer des conditions propices à l'avènement de la liberté — la dictature disparaît.

La dictature n'aspire qu'à mourir le plus tôt possible pour donner vie, force et santé à l'Anarchie... déesse aux yeux si beaux...

Poésie à part, c'est bien la thèse que répandent en ce moment les agents de propagande bolcheviste qui ravagent le syndicalisme ; c'est bien la thèse passe-partout qui sert à piper des adeptes parmi les ouvriers aux tendances anarchisantes.

Cette thèse est hypocrite, mensongère. Rien ne l'étaye. Il n'est pas de gouvernements qui n'en aient usé lors de leur fondation.

Quels sont les maîtres qui ne se flattent pas d'être de bons maîtres et qui ne disent avoir été créés exprès pour faire le bien de leurs sujets ? Les féodaux du Moyen Age, les rois, se croyaient impartis de la mission divine de régner sur terre pour y faire prévaloir l'enseignement de Dieu. Les gens d'Eglise s'attribuaient et s'attribuent encore aujourd'hui « pasteurs du troupeau du bon Dieu » ; les bourgeois de 89, ceux du temps de Louis-Philippe, ceux de nos jours même, s'attribuent en vertu d'un certain « droit social » le privilège de gouverner dans l'intérêt de tous — et pour la raison dogmatique que les masses ne sont pas capables de se conduire seules !

Il y a donc des féodaux aux bolcheviques modernes, en passant par 89, continuité d'un principe absolu d'autorité. Les applications du principe se sont modifiées superficiellement : des concessions d'opportunité ont dû être successivement apportées dans la pratique. Il n'en demeure pas moins que l'aristocratie lerienne et de droit divin des régimes monarchiques, l'aristocratie d'argent et de droit social des régimes démocratiques, l'aristocratie communiste et de droit prolétarien des régimes collectivistes se transmettent le principe gouvernemental, le principe maudit d'autorité grâce auquel la masse continue à être traitée comme vil bétail.

Considérons maintenant les progrès de l'hypocrisie.

Du temps des féodaux, la force s'affichait sans mettre de gants, sans éprouver le besoin de se masquer. Le seigneur rossait le manant, c'était au manant de rendre grâce au seigneur.

Après 89, la ruse est intervenue pour voiler la force. Le seigneur capitaliste a dit à l'ouvrier : « Tu travailleras pour moi, je te paierai un salaire qui assurera ta pitance journalière. Hors de ces relations économiques tu seras politiquement mon égal, tu seras un citoyen libre. » Or, la liberté, telle que l'entend le seigneur capitaliste, la liberté de l'ouvrier, placée économiquement sous la dépendance du patronat, consiste à crever de faim en cas de refus du patron de lui donner du travail : la liberté du travailleur consiste à se laisser mourir de détresse avec résignation, car, s'il se réveille, s'il proteste, s'il revendique son droit au travail et à la vie, s'il se révolte il devient instantanément un être subversif, un criminel, un perturbateur, un « anarchiste ». — la force intervient pour lui imposer silence et lui infliger le châtiement que son insubordination ou sa rébellion mérite. La force est au service de l'ordre.

Avec le bolchevisme, nouveau progrès.

L'aristocratie communiste, le commissaire du peuple, le « tchékiste », etc. dit à l'ouvrier qui travaille dans l'usine nationalisée : « Camarade, tu es libre, tu es non seulement libre, tu es dictateur vis-à-vis de l'ancien maître que tu as chassé révolutionnairement ! Et tandis que l'ouvrier poursuit de sa « dictature » un maître inexistant, son maître actuel, l'aristocratie communiste, lui indique, d'un doigt impérieux, son devoir et son droit (son devoir surtout,

car le droit est maigre) et assigne à sa pensée des bornes qu'elle ne doit pas dépasser. Finalement, pour résoudre tout problème, pour réduire à la raison communiste les obstinés et les réfractaires, pour faire entrer dans les crânes l'amour de la dictature, il y a la force. La force est au service de la révolution prolétarienne.

Progrès d'hypocrisie évident. Dans le passé une révolution escamotée, des promesses non tenues, un programme trahi, n'imposaient pas aux castes nanties la nécessité d'user et d'abuser de sophisme pour légitimer les situations acquises. On avait demandé au peuple son concours pour bousculer un obstacle : l'action populaire accomplie, les bénéficiaires de l'action se retournaient contre le peuple et lui signifiaient de se tenir désormais tranquille.

Les bolcheviques qui ont accompli l'escamotage du mouvement prolétarien, qui ont effrontément trahi les principes au nom desquels ils avaient su capter la confiance des ouvriers, les bolcheviques une fois installés au pouvoir ont dit : « La révolution c'est nous ! » ; ils ont ajouté : « Tous ceux qui osent nous critiquer, tous ceux même qui évitent de nous approuver tapageusement et de se prosterner à nos pieds, sont des Contre-révolutionnaires ! »

On a vu ainsi, se ranger du côté d'un manche, c'est-à-dire devenir des communistes très éprouvés, d'anciens membres de l'Ochrana, d'anciens boyards, d'anciens soudards du tsarisme, alors que des hommes que l'ancien régime condamnait à mort, des combattants dévoués à la Révolution, se voyaient traités, brimés, persécutés, fusillés par des mercenaires opérant au compte de Lénine.

Contre-révolutionnaire : Maria Spiridonova, la Louise Michel des paysans russes, l'héroïque combattante, la justicière qui a souffert le martyre dans les bagnes tsaristes...

Contre-révolutionnaires ces ouvriers anarchistes qui en décembre 1917 à l'heure critique où Pétrograd était débordée par des hordes de pillards, et en février 1918 au moment de l'offensive allemande, sauvèrent la Révolution et, trois mois plus tard, après le traité de Brest-Litovsk, étaient massacrés traîtreusement à coups de canon et de mitrailleuse par les forces bolcheviques, l'ancien officier magyare Bela Kun...

Contre-révolutionnaires ces paysans ukrainiens qui, avec l'irréductible Macho ont tenu tête successivement à tous les despotismes et que les bolcheviques ont essayé d'exterminer par trahison.

Contre-révolutionnaires ces ouvriers de Pétrograd, ces marins de Cronstadt, héros de deux Révolutions, qui se sont offerts récemment en holocauste aux bourreaux communistes pour affirmer la nécessité de reprendre l'œuvre révolutionnaire déviée de son objectif : la libération du peuple...

Contre-révolutionnaire Kropotkine, mort dans la détresse et l'isolement.

Contre-révolutionnaires ces anarchistes, ces syndicalistes, ces maximalistes qui peuplent actuellement les prisons bolcheviques, sont traités d'infâme manière par des valets de bourreau, subissent la torture morale et physique et ceux qui, au dehors, sont exposés à tous les coups de force, voient leurs locaux sacagés, leurs publications détruites, leur action éducative et constructive systématiquement anéantie...

On nous prie de croire à la bonne foi, aux bonnes intentions des bolcheviques. Et, comme nous le disions plus haut, on nous engage à penser que la dictature n'a d'autre objet que de préparer l'avènement de la liberté.

On nous dit : « Ne vous arrêtez pas aux détails, aux à-côtés. Considérez seulement les grandes lignes de l'édifice, vous verrez qu'il n'est pas dépourvu de beauté ».

Nous répondons que nous sommes loin de douter de la bonne foi et des bonnes intentions des bolcheviques. Tormenada, Ignace de Loyola, et quelques autres qui font figure dans l'histoire et la légende pour avoir aimé l'humanité jusqu'à pousser au plus haut degré des perfectionnements l'art d'exterminer et l'art de supplier, étaient d'une indiscutable bonne foi. Ils « travaillaient » pour Dieu, comme Lénine travaille pour « la Révolution ». En définitive l'idée de Dieu n'a rien gagné à la sainte Inquisition. Il se pourrait que l'idée révolutionnaire ne gagne rien à la pratique de la dictature.

Nous répondons encore que, ce qu'on appelle les « détails », les « à-côtés », c'est la Révolution même. Qu'importe la majesté architecturale de l'édifice que l'on nous montre dans un mirage si la seule partie de cet édifice qui paraît, nette, à nos yeux est le bourreau.

Joseph de Maistre, catholique ultramontain avait probablement des solides

raisons chrétiennes de dire que le bourreau est la pierre angulaire de toute société bien bâtie. Ce n'est pas une raison suffisante pour que nous concevions la Société Communiste de demain sous l'aspect d'une caserne.

Nous ne sommes pas des militaires. Nous sommes des hommes, qui plus est, des travailleurs. La seule organisation sociale qui ait pour nous des traits est celle qui nous vaudrait un maximum de bien-être et un maximum de liberté.

Cette organisation idéale fixe le sens de la Révolution populaire. Et nous voyons qu'en Russie la Révolution populaire a été arrêtée net par la sédition d'un parti d'autorité condamné aujourd'hui à user systématiquement de violence pour se maintenir au pouvoir.

La dictature du prolétariat n'est autre chose que la force et la ruse contre-révolutionnaires d'une aristocratie nouvelle intéressée à conserver le régime dont elle est la seule bénéficiaire.

« Craignez, écrit Maria Spiridonova, craignez camarades ouvrières, ce nouveau complot ourdi à l'échelle mondiale. Il peut avoir pour vous des conséquences plus tragiques que les complots des larrons politiques du monde capitaliste. De la domination, de l'hégémonie du parti communiste marxiste russe il ne peut sortir pour le prolétariat mondial qu'une « Commission extraordinaire » universelle. Et dans cette assemblée périront votre meilleure foi et vos meilleures pensées, se brisera tout d'énergie que vous auriez mise à atteindre par vous-mêmes votre idéal, et éteindront sous le souffle mortel du centralisme autoritaire les possibilités de réalisation les plus précieuses que portent en elles vos résolutions libératrices.

« Craignez de l'ombrage, en échantonnant au fouet de l'exploitateur, sous celui de cet appareil sans contrôle qu'est l'Etat, vous menez d'un Parti. Créez votre pouvoir vous-mêmes en le puisant dans votre milieu — et cela quelque visage de bienfaiteurs que fassent en ce moment à vos yeux, vos futurs dictateurs ».

Ces fortes paroles s'adressent plus spécialement aux travailleurs qui, dans les syndicats, sont l'objet de sollicitudes pressantes de la part des aristocrates communistes. Qu'ils prennent garde quand on leur parle de Moscou. Il y a deux Moscou : celui du Kremlin et celui de la prison Boudirka.

RHILON.

Nombreuses poursuites contre les Anarchistes

Dame Justice a bien voulu nous faire savoir mercredi que le *Libertaire* était poursuivi pour ses numéros : 116, 120 et 121, en raison de son action antimilitariste et anti-guerrière. Et que Jourdain, Nadaud, Lecoin auraient trois fois à répondre de ces faits devant les tribunaux.

En outre, Lecoin est poursuivi encore pour un discours prononcé à la tribune de l'Union Anarchiste, lors de la manifestation du Pré-Saint-Gervais.

Bertelleto, Mouche sont inculpés dans l'affaire du tract de la Ligue des Rétractaires avec Delecourt, qui, moins « veinard » que nos autres amis, subit en ce moment la dégradation préventive.

A quel résultat pense-t-on parvenir en haut lieu en se livrant à ces actes bien gouvernementaux ?

Les procès n'ont jamais fait de mal aux idées. Ils n'arrêtent point l'essor de la pensée, au contraire. Alors...

Alors, nos copains poursuivis ne s'en font pas. Ils iront en prison s'il le faut, mais en attendant ils resteront à la pointe du combat et — avec votre concours, les camarades — ils s'apercevront que le militarisme et s'apprêteront à répondre comme il convient à une déclaration de guerre.

Le *Libertaire* est poursuivi ; plus que jamais, soutenez-le.

L'Union Anarchiste est poursuivie, dépêchez-vous de grossir ses rangs.

Ainsi, vous affirmerez votre solidarité et ferez une claque sur les gueules sinistres des maquereaux du régime bourgeois.

LE LIBERTAIRE.

Six Mois en Russie

Comment vivent les Ouvriers

Nous avons visité maintes fabriques, à Moscou, Kharkov, Kiev, Odessa et autres régions industrielles de Russie. Les ouvriers ne nous ont pas témoigné leur joie des sacrifices qu'ils sont forcés de subir pour l'Etat prolétarien. Actuellement, c'est surtout d'améliorer ses conditions de vie que se préoccupe l'ouvrier. C'est logique, après la guerre et la révolution, en tout sept ans de privations et de souffrances.

Les travailleurs se plaignent, et amèrement, ils voudraient plus de liberté pour se ravitailler ; ils voudraient plus d'égalité dans le ravitaillement ; ils voudraient, peu ou beaucoup, ce qu'il y a soit partagé proportionnellement aux besoins des travailleurs.

L'existence du producteur n'est pas brillante en Russie. Littéralement, le travail n'y permet pas de vivre. En plus des conditions lamentables créées par le blocus, la guerre, la crise des transports, etc., il y a la centralisme bureaucratique.

Les ouvriers sont mobilisés, militarisés, forcés de travailler, sinon ils sont punis comme délinquants ou indisciplinés. Le travail au profit de l'Etat est une corvée.

Il faut vivre, et il y a en Russie une fièvre épouvantable de vivre, qui a donné lieu à un égoïsme tragique ; tout le monde ne songe qu'à soi-même : le père se désintéresse de ses enfants ; la femme, de son compagnon ; les enfants, de leurs parents. Plus de sentiments ; et le peuple russe était connu pour son âme sensible, aimante... Mais l'instinct de conservation prime tout. On vole, on spéculé, on trafique, on tue. C'est le seul moyen de vivre. Et l'ouvrier subit cette loi plus cruellement que quiconque.

Toute la population de Russie a droit au pain du gouvernement. Les ouvriers reçoivent dans la fabrique 300 à 350 grammes de pain par jour. Le pain est noir, acide, humide comme de la pâte. Malgré la famine, il faut quinze jours pour s'y habituer. Mais cette faible ration n'est pas reçue régulièrement.

Dans les mois d'août et septembre, nous avons visité des fabriques dont le personnel était depuis plusieurs jours sans pain. Dans d'autres, il ne recevait quotidiennement que 200 grammes.

L'ouvrier mange à la fabrique. Il a seulement trente à quarante minutes pour le repas de midi. Ce repas est bien maigre : une soupe très mauvaise, à base de sarrasin de pois ; ensuite un plat de kacha, sorte de riz à la russe. Mais chaque portion est très réduite et bien peu appétissante.

Il faut y être bien accoutumé pour ne pas vomir.

En Ukraine, la nourriture est meilleure. Dans la grande fabrique de locomotives de Karkov, il y avait un restaurant où l'on pouvait manger pour 15 roubles ; mais il servait trois cents repas, et il y avait plus de trois mille ouvriers... Dans presque toutes les fabriques il y a des cuisines collectives ; c'est rare d'y voir servir des carottes ou des pommes de terre, cuites d'ailleurs entières avec la peau ; ces jours-là, on supprime le kacha. Le repas est servi dans des gamelles.

En plus de cela, l'ouvrier, en théorie, doit recevoir mensuellement un « patok » (patron) : vingt-cinq livres de farine, huit livres de poisson salé, deux livres d'huile, quatre livres de pommes de terre, cinq livres de kacha, une livre et demie de makhorka (imitation de tabac), deux boîtes d'allumettes, deux livres de sel, un quart de livre de thé ; mais il ne le reçoit pas de façon régulière ; la farine, très rarement, l'huile presque jamais.

Ces produits étaient payés à des prix officiels, très bon marché ; dernièrement, le gouvernement en a accordé la gratuité, vu que l'argent qui rentrerait ne payait pas les dépenses de comptabilité (ce qui a fait croire à l'étranger que l'argent était supprimé en Russie).

L'ouvrier reçoit, en outre, un salaire qui varie de 3.000 à 12.000 roubles par mois, selon les tarifs, qui sont au nombre de 35. Ces salaires, qui semblent à première vue élevés, permettent aux ouvriers de s'acheter quelques-unes des choses au marché ; en réalité, ils sont insignifiants, étant donné qu'une livre de beurre coûte 1.500 roubles, une pomme 500 roubles, une boîte d'allumettes 300 roubles, une cigarette 50 roubles, une livre de pain noir 600 roubles, un verre de lait 500 roubles, le reste à l'avenant.

Pour pouvoir vivre, l'ouvrier aurait besoin d'un salaire de 100.000 à 150.000 roubles par mois.

Les directeurs, eux, installés dans les anciens luxueux cabanels de travail, reçoivent des patoks somptueux ; à eux la maison confortable, les autos, le théâtre ; en outre, des traitements considérables. Nous connaissons Borissov, ingénieur à la direction des chemins de fer à Moscou, il reçoit un patok illimité pour lui et sa famille, est logé magnifiquement, dispose d'automobiles, de trains spéciaux, et touche encore 350.000 roubles par an, et diverses grosses indemnités.

Arkhanov, général de provenance tsariste, inspecteur des chemins de fer, vit de même. A Karkov, nous avons trouvé à l'hôtel Astoria un ingénieur allemand avec sa famille, jouissant d'une automobile, et d'une situation matérielle plus enviable qu'en son pays. Le Français Lucien Deslinières, chargé par le gouvernement ukrainien d'élaborer un plan de réorganisation de l'agriculture, a aussi son auto, une demeure luxueuse, tout le confort bourgeois. Le chanteur Chaliapine, reçoit 300.000 roubles par soirée. La première danseuse des ballets de l'Opéra de Moscou, la Geesler, reçoit, outre un splendide patok, 200.000 roubles par mois. Certains spécialistes et chefs dans les fabriques reçoivent deux à trois patoks, plus 50.000 à 100.000 roubles par mois.

Il y a de grandes différences de traitement entre les ingénieurs, les éléments étrangers, les contremaîtres, les communistes, les ouvriers spécialistes, les manœuvres. Les spécialistes forment plusieurs catégories et reçoivent des primes à la production. Dans les ateliers de réparation de locomotives que nous avons visités, les ouvriers produisant 30 % en plus du travail assigné reçoivent un patok en supplément, et ainsi de suite ; celui qui faisait 100 % en plus recevait quatre patoks. Au cas contraire le patok normal pouvait être diminué jusqu'au tiers.

Les ouvriers doivent aller chercher tous les produits aux magasins soviétiques, et perdent ainsi de longues heures d'attente.

Le patok de l'ouvrier est pour lui seul ; la femme devant aussi travailler, reçoit pour son compte un patok ; les enfants au-dessous de seize ans sont nourris par le gouvernement.

Toutefois, la mère de plus de deux enfants a le droit de ne pas travailler et de recevoir son patok.

Comme les ouvriers ne peuvent vivre avec ce qu'ils reçoivent du gouvernement, ils sont forcés de spéculer. Ils chignent des matières premières pour confectionner, parfois même pendant le travail, de petits objets dont la vente directe aux paysans leur permet de se procurer des vivres. Dans les usines métallurgiques, les ouvriers nous offraient des couteaux, des briquets et autres menus ouvrages. En été, lors des soirées, les usines admettent les ouvriers, au lieu de rentrer chez eux, vont dans les villages acheter aux paysans des denrées qu'ils font revendre au marché par leurs enfants. Nous avons vu des malheureuses qui faisaient ainsi vingt et trente kilomètres le soir, et devaient reprendre le travail le lendemain matin.

Le patok, d'abord ; et comme la spéculation produit davantage, les ouvriers considèrent l'atelier comme une prison.

Nombre d'ouvriers désertent, c'est-à-dire s'en retournent à la campagne, pour gagner de quoi vivre en travaillant. Dans les fabriques des environs de Kiev, il y avait de primes pour les ouvriers qui travaillaient plus de 18 heures par mois ; mais tous préféraient la liberté aux primes.

Quand les ouvriers peuvent voler quelques jours au travail, ils s'en vont en des régions éloignées, en prenant les trains en dehors des gares, puisqu'ils n'ont pas la permission de voyager.

C'est ainsi que les gens de marchandises sont pleins de monde qui voyage dans des conditions affreuses. Un phénomène courant : un kilomètre avant l'arrivée en gare, les trains ralentissent leur marche, pour permettre la descente aux ouvriers qui apportent des pommes, du blé, etc., et qui, s'ils descendent en gare, seraient arrêtés, leurs produits confisqués ; car seuls les grands spéculateurs sont en mesure de donner des pots-de-vin aux commissaires chargés de la surveillance des gares.

Un autre spectacle typique des villes russes, c'est la foule de gens portant dans un sac sur l'épaule les denrées, officielles ou extra-officielles, qu'ils ont pu se procurer.

Quant aux vêtements et chaussures, légalement les ouvriers doivent toucher une paire de souliers par mois et un costume par an. Mais dans la pratique...

A Briansk, nous avons trouvé des ouvriers qui nous demandaient amèrement comment ils pourraient se rendre au travail dans la boue, ayant les pieds envelopés de chiffons. Ils nous disaient avec colère que dans tout le village ils n'avaient pas un bourgeois, ni un bureau, ni un communiste ainsi chaussé. Quant à acheter, les ouvriers n'y peuvent songer : le plus mauvais costume ne coûte pas moins de 100.000 roubles, une paire de souliers 20.000.

En communisme, on devrait tâcher de servir avant tout le prolétariat, mais il n'en est rien. Les magasins, confisqués à la bourgeoisie contiennent encore de grands stocks de tissus ; on en prend pour habiller les communistes, fonctionnaires, officiers, etc. ; les ouvriers restent en loques. On a même laissé pourrir des caisses. Les mairies ont peur d'en manquer.

Lorsque, dans une fabrique, il arrive quelque produit extraordinaire, comme il n'y en a pas assez pour tout le monde, c'est l'aristocratie de la fabrique qui se le partage. A la chocolaterie de Moscou, quel-

ques ouvriers qui revendent du Cacaoué en rapportant une trentaine de pouds de raisins secs ; seuls les ouvriers communistes et les amis des communistes en goûtèrent ; les autres demandèrent vainement aux porteurs : « Pourquoi n'avez-vous pas apporté de raisins pour nous ? »

Au centre Petchat, de Moscou, nous avons vu une distribution de souliers. Il en était arrivé 400 paires, et il y avait 3.700 employés ; c'était la première distribution depuis trois ans ; et ce ne furent pas les plus nécessaires qui en eurent.

Les ouvriers habitent généralement les mêmes logements qu'avant la révolution, aux faubourgs, des habitations malsaines et jusque des caves. Nous avons porté des lettres à Odessa, Moscou, Karkov, de prisonniers de guerre en France à leurs familles, et nous avons trouvé des désespérés, des recommandations ; Les communistes disent que les ouvriers ne veulent pas habiter les maisons des riches ; parce qu'ils craignent la contre-révolution et ses vengeances, et parce que, les fabriques étant situées à la périphérie, ils aiment mieux habiter au centre des villes, dans les faubourgs. La vérité est que les palais, les hôtels, les meilleures maisons sont occupées par les nombreux services de l'Etat et le reste distribué entre les employés. Pour obtenir une chambre au bureau des logements, il faut avoir des amis, des recommandations ; autrement, à faire. La plupart des anciennes familles bourgeoises sont toujours dans leurs maisons dont elles partagent les appartements avec des bureaucrates de toute espèce.

Pour la récréation des ouvriers, il y a — plus ou moins régulièrement — dans les lieux de travail, des concerts, des représentations théâtrales, des artistes de second ordre. Pour aller au théâtre, c'est une autre affaire : un tiers des places sont réservées aux syndicats ; mais il n'y en a pas assez pour tout le monde... Un jour nous étions au bureau du syndicat métallurgiste de Moscou ; arrivés des billets de théâtre, les employés de toute sorte se précipitent sur celui chargé de la distribution ; et bientôt toutes les places étaient aux mains des bureaucrates.

Lorsque, par hasard, un ouvrier obtient une place au théâtre, il aime mieux la vendre ; cela lui rapportera quelque mille roubles pour s'acheter des vivres.

Les employés vivent mieux que les ouvriers si on évalue leur salaire et si on considère la pratique ils sont toujours les premiers servis. Dans tous les commissariats arrivent des trains de ravitaillement pour les employés. Les restaurants sont plus propres et leurs repas meilleurs et plus abondants. Ils travaillent dans les meilleurs locaux ; les bureaux des syndicats, des ministères, des bureaux des hôtels, etc., occupent le très chic hôtel Elite. On y trouve des jeunes filles élégantes, fumant la cigarette, occupées tantôt à se poudrer le visage, glace en main, tantôt tapant sur la machine, tout en flirant et buvant du thé avec leurs collègues de l'autre sexe. On n'y souffre pas du froid ; le chauffage central fonctionne.

Ce lourd travail dure six heures, après quoi l'on s'en va chez soi ; au luxueux hôtel Vievovoy Dvor, dont nous avons décrit le confort, où habitent les bureaucrates syndicaux, lesquels d'ailleurs n'ont, de leur vie, tenu un ouï.

Enfin, on constate la proportion des différentes classes dans la population de Moscou. D'après le Centre des Soviets de Moscou, il y a :

- 338.000 enfants de moins de 16 ans,
- 250.000 mères de famille,
- 100.000 ouvriers organisés,
- 233.000 employés des soviets, des bureaux, des hôpitaux.

C'est-à-dire que sur une population de 1.293.000 habitants, il y a seulement cent mille producteurs, les bureaucrates sont plus du double, et les bourgeois le triple ; il y a encore 200.000 soldats rouges qui forment la garnison, et 60.000 techniciens.

La faiblesse de la conscience que le travail n'est pas récompensé ; l'inégalité flagrante entre la production et la consommation du producteur ; le parasitisme ; la certitude de ne pouvoir satisfaire ses besoins les plus élémentaires, font que l'ouvrier ne cherche qu'à s'en tirer, se débrouiller ; il devient indifférent à la production, découragé du travail, perd l'esprit révolutionnaire. A mi la faute ; à l'Etat qui, incapable d'organiser lui-même, entrave encore par tous les moyens l'initiative des masses qui seule pourrait résoudre les problèmes de la révolution.

Enfin, nous voyons que les communistes ont cette apathie de la masse, apathie qu'ils ont créée, pour justifier les mesures dictatoriales les plus regrettables.

VILKENS.

Union Anarchiste

Les amis et lecteurs de *Libertaire*. — Dimanche 22 mai, grande balade champêtre à la Fontaine Sainte-Marie, au lieu dit Tapis-Vert. Moyens de communications : gare des Invalides, descendre à Meudon-Val-Fleur ; train toutes les demi-heures. Rendez-vous à 8 heures du matin, salle des Pas-Perdus.

Tramway Hôtel-de-Ville-Clamart (place de l'Hôtel-de-Ville).

Les camarades qui désirent partir le samedi soir, rendez-vous à 18 heures, au *Libertaire*.

Apporter ses provisions.



AVANT-GOUT

On est pour ou contre la Dictature. On accepte ou on rejette la discipline. Et sans s'apercevoir.

Les Jeunesses Communistes devraient bien méditer ces axiomes, les rapprocher du boycottage que l'Humanité et le Comité Directeur du Parti ont fait subir au Comité d'Action des Jeunes, qu'elles organisent de concert avec les Jeunesses Syndicalistes et les Jeunesses Anarchistes, à la propagande de ce Comité d'Action, à ses mémoires.

Si celui de la semaine dernière, à la Grange-aux-Belles, fut un fiasco, l'Humanité, qui refusa d'en publier l'annonce, en porte la responsabilité. Ce sont d'ailleurs les seules responsabilités que les officiers du Parti endossent allègrement.

Car, voyez-vous, les Jeunesses Communistes, c'est un avant-gout de la Dictature. Il n'est même pas exagéré de dire que ce n'est que cela, la Dictature !

Méditez, les Jeunes ! Et concluez.

PETIT FAIT

A Bordeaux, le 8 mai, Congrès communiste.

Notre camarade Antoine Antignac est présent dans la salle, à titre d'auditeur. Le Congrès, consulté, refuse d'admettre à assister à ses débats, à titre d'auditeur, l'intime ! Mais combien suggestif ! Et qui décrit bien ce que l'on est en droit d'attendre des mœurs dictatoriales.

« CHANTAGE INADMISSIBLE »

Le mot est de Ferdinand Faure et il est juste. Il s'applique à l'intégration dans les nouveaux statuts dont vient de se doter le Parti Communiste, en un Congrès qui restera mémorable, du principe « qu'il n'y a pas de Défense Nationale en régime capitaliste ».

« Et épouvantail », dont Jules Blanc a agité le spectre, n'épouvanta jamais dans la même proportion les camarades du rang communiste dont on prétend ménager les susceptibilités, qu'il n'a fait reculer d'effroi les congressistes eux-mêmes.

Qui, Ferdinand Faure a raison. Coler, cela, chose affreuse, dans les statuts, c'est la fin de tout, un « chantage inadmissible ».

Des statuts sont faits pour être respectés, que diable ! Que demandent les « chefs responsables » s'il leur fallait un jour, au nom de leurs statuts, nier effectivement la Défense Nationale ?

Confiance au Comité Directeur, vous dites ! C'est si simple, et si pratique...

Et puis, quoi, la Défense Nationale, peu de chose, en somme. Tout au plus un beau sujet d'article...

Allons ! Allons ! Un peu suffit. Et les « responsables » se sont contentés d'un peu. Que de cruautés éprouvées cela ne réserve-t-il pas au prolétariat assez aveugle pour bécoter d'admiration devant ces lâches démagogues !

DESILLUSION

Une espérance immense était née dans le cœur des nôtres qui avaient accueilli comme une délivrance la sécession du Parti, le départ de la presque totalité de ses élus et considéraient ce fait comme la clarification de la plaie parlementariste qui avait rongé pendant plus de trente ans l'énergie révolutionnaire du prolétariat français.

Fort de leur sincérité, les nôtres croyaient qu'avec les formules, les hommes et les choses avaient changé. Ils croyaient tout naturellement que leurs députés, en bons communistes, accepteraient l'abandonnement de verser à la caisse du Parti les 27.000 fr. de leur indemnité parlementaire pour venir appointés au même tarif que de simples délégués à la propagande.

Ah ! mais non ! Que ceux qui ont cru que le néo-communisme impliquait l'égalité en l'assent leur deuil. C'est une grave erreur. Les députés garderont leurs 27.000.

Tout de même, quelle désillusion. Mais aussi quel enseignement.

HIERARCHIE

Si les révolutionnaires sincères du Parti ne sont pas à jamais dégoûtés des pratiques de son état-major, c'est qu'ils seront des insensés ou des indéroutables.

Il est question, au Congrès, toujours, de la rétribution des fonctionnaires, journalistes, propagandistes, etc. Frossard défend la thèse chérie de tous les temps par les

partisans du collectivisme : rétribuer le travailleur selon sa valeur, et prend l'exemple de Cadin : « Même si le directeur de l'Humanité est un parlementaire, on ne peut lui demander d'accepter toutes les responsabilités et un travail écrasant comme celui qu'incombe actuellement à Marcel Cachin, sans l'indemniser ; ce serait une injustice ».

Car la « justice » socialiste, voyez-vous, est celle-ci : l'être inférieur, le manuel, n'a pas droit à une rétribution aussi élevée que l'être supérieur, l'intellectuel. Celui qui est favorisé par des dons naturels a droit à plus de bonheur que le simple d'esprit ou que l'homme d'intelligence moyenne. Dans la société néo-communiste, tout sera hiérarchisé, même le bonheur.

MOT DE LA FIN

Il est de Baraband et il définit admirablement la mentalité de ceux qui sont « tout dévouement » à la Cause : « On n'a pas de bons articles sans les payer ».

C'est pourquoi le *Matin* est une feuille épatante. L'« employé » Poincaré y est payé un prix assez raisonnable. Et ses articles comptent parmi les plus utiles et les plus profitables. C'est simple...

LE ROMANICHEU.

Un livre nécessaire :

L'Initiation Sexuelle

Ce que personne ne doit ignorer

par G.-M. BESSEDE

1 vol. 6 fr. 75 ; franco recommandé 7 fr. 45

En vente à la Librairie Sociale, 60, boulevard de Belleville, Paris (XII).

Une Protestation

Que nous insérons volontiers, malgré qu'elle soit un peu flatteuse pour nous. La Voix :

« Les camarades détenus à la Santé, pour propagande antimilitariste, constatent avec indignation que, sauf le « Libertaire », les journaux d'avant-garde n'ont pas mené la campagne éditoriale qui s'imposait à la suite de leur arrestation ».

Il est évident que s'il ne s'agissait que de leur modestie personnelle, ces camarades ne revendiqueraient pas une campagne de presse en leur faveur (quoique les événements passés aient montré qu'il n'en était pas de même pour certaines personnalités).

En envoyant cette protestation, ils espèrent qu'à l'avenir les journaux antirégimes sauront profiter de tout événement, si fin, si fin, si fin, pour produire une période d'agitation et élargir le cadre de la propagande antimilitariste.

Baril René, Marc Polly, Edouard Blanchard, E. Bourquet, Texier, Gendreau, Delecourt, F. Arnin, Cottin, André Leroy, Moreau, R. Grand, G. Gaudin, Vialin, Golschid, Mazaud, Lucien-Abel Granis, Gaudin, Dubreuil, A. Bunel, G. Chrétiens, P. Odéon, Calman, Mercierin, etc.

Nous jeunes amis suivent toute l'affection que nous avons pour eux et pas besoin est que nous insistions à ce sujet.

Nous les aimons pour leur ardeur, leur courage et pour la belle, franche et loquace position prise par eux ces temps-ci.

Nous les aidons dans leur action et ce sera encore le moyen le meilleur de leur prouver notre affection.

Les menaces de guerre s'atténuent, mais nous y fions pas et tenons-nous prêts. Prêts à l'action révolutionnaire avec tout le peuple et prêts — n'est-ce pas, les jeunes ? — à l'action révolutionnaire individuelle si, au cas peu probable, la première ne réussissait pas.

Ne ralentissons point nos efforts et par une propagande antimilitariste énergique travaillons à être maîtres de la guerre qui vient.

Amis, abonnez-vous. Faites-nous des abonnés.

MON OPINION SUR LA DICTATURE

La Révolution Russe

(Suite)

IV. — CONCLUSION

En aucun cas, la Dictature ne se présente comme une inéluctable nécessité : pour repousser l'assaut de l'ennemi, soit intérieur soit extérieur, la Révolution communiste n'aura pas besoin de recourir à la Dictature ; elle n'en aura pas besoin pour procéder à la réorganisation de la vie économique ; pas davantage, pour acclimater dans la masse l'exercice de la Liberté.

Bien plus : ce régime qu'on nous représente comme seul capable d'assurer le salut de la Révolution serait, pour ce salut même, nuisible et dangereux.

Il est du devoir des révolutionnaires d'en dénoncer et d'en établir la nocivité et le péril.

A ceux qui nous objecteraient qu'il est tout de même prudent d'en prévoir l'éventualité et qu'il sera toujours temps d'y renoncer dans le cas (ah, contrairement à leurs prévisions, les circonstances ne rendront pas inévitable l'institution de ce régime), je réponds :

1° Que prévoir la Dictature à l'avance et propager dans les milieux révolutionnaires la conviction qu'il sera impossible de l'éviter, c'est travailler à l'avance, c'est, au contraire, travailler à en éviter la redoutable éventualité et, si les circonstances l'impo-

saient, l'affaiblir par anticipation et en abrégier la durée ;

2° Qu'il sera toujours temps de subir la Dictature, si les circonstances la rendent indispensable et que la tâche, alors, sera de la rendre la moins dure et la moins longue possible.

Je n'ai pas encore rencontré un camarade qui considère la Dictature comme chose désirable. Socialistes, syndicalistes, communistes, tous, y compris ceux qui font ouvertement campagne en faveur de la Dictature, déclarent que celle-ci est indésirable mais nécessaire, qu'il serait préférable qu'on pût l'éviter, mais que c'est une mesure à laquelle on sera dans l'obligation de recourir pour le salut de la Révolution. Tous reconnaissent que c'est un mal, mais, ajoutent-ils, un mal inévitable dont il faut, dès à présent, prendre son parti.

Ils ont raison, au surplus, d'affirmer que ce mal durera le moins longtemps possible, qu'on y mettra fin aussitôt que la situation le permettra.

Ce qui dépasse mon entendement, c'est l'engouement opiniâtre avec lequel ceux qui n'hésitent pas à faire de semblables déclarations soutiennent cette thèse de la Dictature. Ce qui m'ébahit non moins, c'est la facilité avec laquelle le plus grand nombre accepte cette thèse sans donner la peine de l'approfondir et tout comme si c'était chose définitivement établie et devenue indiscutable.

J'ai cherché, ailleurs que dans les raisons

qui m'en ont été données, la cause de cet état d'esprit très répandu dans les groupes de militants.

Cet état d'esprit procède d'un regrettable et injuste dédain de la masse, dédain qui va, chez certains, jusqu'au mépris et, chez d'autres, jusqu'à la haine.

A force de répéter et d'entendre dire que la masse est ignorante, qu'elle est lâche et servile, qu'elle n'a, au fond, que le sort qu'elle mérite, on a fini par en concevoir le mépris. Découragés par les risques et les difficultés de la lutte quotidienne et, enfin, par la lenteur des résultats de la propagande, beaucoup de militants ont trop hâtivement conclu que la foule est irrémédiablement passive, stupide et veule et qu'il n'y a décidément rien à attendre d'elle.

Je prie ces camarades de comparer nos forces à celles de notre adversaire de classe : le Capitaliste.

Pouvoir, Richesse, Presse, Ecole, Caserne, Eglise, celui-ci possède tout. Nous, nous ne possédons rien que notre profonde conviction et l'excellence de notre cause.

Nous sommes une poignée, sans argent, sans situation, presque sans journaux, surveillés, traqués, persécutés, mis à l'index, marqués à l'encre rouge.

Nos adversaires ont des ressources énormes, des situations de tout repos, tous les journaux à leur tirage ; ils disposent de toutes les puissances de ténèbres et de toutes les forces de mensonge, sans compter le feuilleton, le théâtre, le cinéma, le dancing et le cabaret. Nous sommes dans la situation d'un enfant de cinq ans ayant en main un mauvais pistolet de vingt sous et luttant contre un colosse armé d'une mitrailleuse.

La lutte est prodigieusement inégale. Nous devrions être écrasés presque sans combat.

Et, cependant, nous gagnons du terrain, lentement, péniblement, mais nous en gagnons. Et pourtant, nous entamons la masse,

difficilement, insensiblement, mais nous l'entamons.

Y a-t-il lieu de nous décourager, de désespérer ? Evidemment non. Je prie en outre les camarades de se livrer à un scrupuleux examen de conscience et de se demander s'ils n'ont aucun reproche à s'adresser. Chacun de nous a-t-il fait, pour la propagande, tout ce qu'il a pu faire ? N'a-t-il négligé aucune occasion de s'affirmer ? A-t-il, en toutes circonstances, accompli son devoir, tout son devoir ? Peut-il se rendre à lui-même le témoignage que, pour éclairer cette foule à qui il ne ménage pas le reproche, pour l'éduquer, pour la convaincre, pour l'amener à nous, il a fait tout l'effort de patience, de

Les Autres - Eux et Nous

Par « Les Autres », j'entends tous ceux qui redoutent les progrès de l'esprit humain, qui croient que l'humanité toute-puissante a créé la terre telle qu'elle est, avec les riches et les pauvres, les maîtres et les esclaves, les exploités et les exploités, et enseignent que par suite cette inégalité sociale existait toujours puisque voulue par une Providence contre laquelle nous sommes impuissants.

Bien plus, toujours d'après leurs dires, cette inégalité est désirable, afin que puissent s'exercer la bienfaisance charité et la consolation pitie.

Ils clament bien haut que l'intérêt général du pays importe peu ; mais ils oublient de dire que l'intérêt général du pays et leurs intérêts particuliers des bonnets blancs et blancs bonnets.

Et au nom de cet intérêt général du pays, pour agrandir le territoire, pour s'emparer de richesses, la racaille doit se tenir prête à tous les sacrifices.

Religion-Patrie-Honneur, telle est leur devise.

Ils sont aujourd'hui les maîtres, ils bénéficient d'une prétendue victoire pour leur malheureux pays sous une double dictature cléricale et militaire toute puissante, qui essaie de nous ramener à l'obscurantisme du moyen âge.

Sous cette rubrique « Les Autres » se comptent tous les privilégiés de la fortune et les héritiers des ci-devant.

D'après eux, pas d'évolution, de progrès. Toujours les mêmes doivent profiter ; toujours les mêmes doivent trimer, souffrir, peiner.

Ils représentent à nos yeux le passé maudit, l'exécration traditionnelle. Nous devons toujours les considérer comme des adversaires et les combattre.

Ils sont les maîtres, arrogants et méprisants.

Eux : ce sont pour la plupart des négateurs de l'idée de Dieu. L'inégalité sociale n'est pas imposée par une force mystérieuse : elle a une cause humaine : la plus forte, les plus intelligents, les plus rusés, les plus instruits, les mieux doués se différencient, se tirent mieux d'affaires, se hissent au sommet et au lieu d'obéir et de produire, se contentent de diriger, de commander et de jouir.

Cette catégorie de personnages commence aux radicaux, et se termine aux communistes partisans d'une dictature toute temporaire.

Les radicaux — s'il en existe encore — reconnaissent le progrès ; ils désirent l'amélioration du sort du citoyen.

Ils demandent aux électeurs de leur confier le pouvoir et les finances collectives afin qu'ils puissent réaliser une société où chaque citoyen ait sa petite maison et ses instruments de travail.

Promesses mensongères et irréalisables, tant que subsistera la propriété privée, le commerce, c'est-à-dire le vol organisé et l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les socialistes réformistes préchent la beauté et la valeur du travail, ils veulent l'amélioration du sort du citoyen par une entente, une collaboration entre le travail et le capital.

Ils oublient que le capital c'est du travail non payé, usé, volé, dit le mot.

L'histoire est la pour témoigner que lorsque le travail maître de la situation, a accepté sur les conseils des chefs de discuter avec le capital tremblant, il a été roué d'importance et qu'une répression féroce a suivi.

Ces socialistes réformistes comme les radicaux admettent la défense nationale et adorent l'idole patrie.

Enfin les communistes partisans de la dictature de leur parti pour un temps plus ou moins court comme ils l'enseignent à leur Ecole du Propagandiste veulent la suppression du capital privé, la mise en commun de toutes les richesses et de toute la production mais se réservent le droit, de diriger, d'administrer, tous les rouages de la vie sociale, économique, politique et administrative.

Sans eux, disent-ils, l'humanité est incapable de se frayer sa voie et de suivre sa route.

Le travail est tout, mais néanmoins le communiste éprouvé et ses amis feront les ordonnances, et les lois auxquelles devront se soumettre le monde du travail.

Je n'ai pas à démontrer ici, non seulement l'inutilité de la Dictature même temporaire mais sa nocivité pour l'émancipation humaine, mon vœu est de démontrer la faillite de chaque semaine avec sa connaissance profonde des faits sociaux, son irréductible logique et la clarté habituelle ; mais je puis bien dire aux partisans du communisme autoritaire, que pour s'élever aux places qu'ils sollicitent, à la position qu'ils désirent, ils sont obligés de promettre aux individus des avantages que leur système ne peut réaliser ; ils trompent les citoyens qui les écoutent lorsqu'ils leur disent :

qu'ils font le serment de leur donner le bonheur s'ils peuvent grâce à eux — et d'une manière peu dangereuse — s'emparer du pouvoir.

Tandis que « Les Autres » étaient des maîtres arrogants, ceux qui sont désignés par le prénom « Eux » sont des gendarmes et des sollicitants.

« Nous », eh bien ! ce sont les communistes libertaires, les anarchistes qu'on ne voit pas, les pauvres, ne sollicitant aucune faveur, aucune sinécure ; plus sévères pour eux que pour les autres, tel est leur signallement.

Nous allons par le monde crier bien fort quelles sont les causes de tous nos maux.

Nous répétons partout que les médecines habituelles n'ont aucune action efficace ; que seule l'amputation ou la destruction de l'autorité peut apporter le bonheur ici bas.

Nous n'offrons pas de fromage à ronger, nous proclamons de durs vœux, nous ne flatons pas ceux qui nous prêtent leur attention ; l'arbitraire gouvernemental s'abat souvent sur nous ; voilà pourquoi surtout nous ne sommes pas débordés par des traites et des arrivistes.

Tels sont les trois groupes de forces qui actuellement se trouvent en présence.

Le passé : « Les Autres » ;

Le présent : « Eux » ;

L'avenir : « Nous ».

Le résultat de la lutte n'est pas douteux, nous triompherons ; mais la bataille sera longue et rude, avant que la liberté et l'amour l'emportent sur les forces mauvaises de haine et d'esclavage.

Comme auxiliaires, « Les Autres », « Le Passé », ont à leur disposition la bête humaine qui est insoumise et qui leur permet d'enseigner les sottises les plus évidentes et de la faire accroître ; et la dévotion des consciences qui leur rend possible avec de l'argent d'avoir à leur merci : armée, police, valets et mouchards.

Pour essayer de triompher « Eux » disposent de moyens moins violents. Ils prêtent la flatterie, les promesses ; ils font miroiter aux yeux brillants de convoitise des ambitions et des arrivistes, une foule d'avantages et de belles situations.

Ils bercent le peuple et arrivent grâce à son appui à s'installer là où ils veulent.

« Nous », nous ne connaissons pas les citoyens. C'est à tous ceux, qui de la vie, ne connaissent que les infortunes et les misères, que nous nous adressons.

Nous aspirons au bonheur mais nous savons que nous ne pourrions être heureux tant qu'un homme souffrirait, tant qu'une femme pleurerait, tant que l'enfant existerait, que la haine malsaine n'aurait pas disparu et que tous les besoins ne seraient pas satisfaits.

Tout en apprenant à sa valeur l'intelligence, les facultés d'observation et d'expérience, nous ne leur reconnaissons ni privilèges, ni droit d'admission.

Tout être qui vit à droit à la satisfaction intégrale de tous ses besoins.

C'est lorsque ses besoins seront satisfaits que l'individualité pourra être heureuse.

Et comme nous voulons le bonheur pour chacun afin qu'il puisse exister pour tous. Et Et comme nous savons que ce bonheur ne pourra pas être tant qu'on croira aux dieux et qu'on craindra les maîtres, nous déboulonnons les statues des dieux et nous démasquons les têtes sinistres des maîtres.

Léon ROUGET.

A TOUS NOS CORRESPONDANTS

Ayant dû m'occuper de la rédaction du journal en raison de ce fait que notre ami Nadaud est souffrant et alité, je m'excuse de ne pouvoir répondre immédiatement à tous nos correspondants.

L. Lecoq.

LES COMPERES

« Le jugement des coupables » aura lieu les 22 et 23 mai (Les journaux.)



— Ne t'en fais pas, l'ami, ça se passera ; on se contentera de ton ordonnance...

Propos d'un Paria

La Cheka bourgeoise vient de changer de faire. C'est sans importance, certes, pour nous autres, anarchistes, qui savons que tant qu'il y aura une police, même solitaire, nous en serons les victimes préférées.

Mais cet événement, anodin au point de vue social, n'en a pas moins permis aux pisseurs de copie de noircir des colonnes qui auraient été certainement mieux employées à vanter les hauts faits de nos Vilgrain et autres Loucheurs, ou à célébrer les agissements du Comité des Forges.

Car il est entendu qu'il faut une police (et ce serait parfait si les honnêtes gens n'avaient rien à en redouter)... écrit Victor Snell.

Ah ! ces honnêtes gens !... Evidemment, il faut pour eux une police, comme il faut, d'après un franc-maçon noiro, une religion pour le peuple.

Les honnêtes gens !... Nous avons connu, avant la guerre, une catégorie d'anarchistes, qui eux aussi étaient des honnêtes gens... et qui en sont morts.

Un de ces anciens repentis est actuellement directeur ou secrétaire général d'une entreprise journalistique. Et dans le journal qu'il exploite ou qu'il exploite, combien de fois n'avons-nous pas eu sous les yeux des phrases dans ce genre : « On a mis cet honnête homme avec les apaches et les malfaiteurs, etc. »

Je voudrais qu'on me donne, une bonne fois, la définition de l'honnête homme.

C'est peut-être le bon ouvrier, soumis, qui subit sans sourcilier toutes les fantaisies de son patron, même si celui-ci n'est pas un communiste éprouvé ?

L'honnête homme, c'est peut-être celui qui, changeant d'opinion suivant le moment, pousse le souci d'opportunité jusqu'à oublier aujourd'hui ce qu'il disait hier ?

L'honnête homme, c'est ce gros tribune, ce cabotin sinistre, doublé d'un valet de plume qui, entre deux gueuletons, prêche soit la guerre, soit la révolution... pour les autres ?

Des honnêtes gens, ce sont tous ces épiciers, bistrots, tous ces empoisonneurs à divers titres, charlatans de toutes sortes, larves infectes grouillant dans la pourriture bourgeoise, et faisant leur profit, jouissant cyniquement de la souffrance, de la misère de toute une multitude inconsciente.

Ah ! comme disait quelqu'un qui les connaît bien, quelles crampes que ces honnêtes gens !

Pierre MUALES.

AVIS IMPORTANT

De nombreux camarades dont l'abonnement est expiré depuis quelques semaines ne se hâtent point de le renouveler.

Nous leur continuons l'envoi de notre journal, mais nous le leur continuerons encore, mais nous ne pourrions le faire indéfiniment. Qu'attendent-ils pour nous envoyer le montant de leur renouvellement ?

Nous avons besoin d'argent, un grand besoin d'argent ; les quatre pages de notre Libertaire sont en feu — tous le savent.

Il est bien entendu que pour ceux qui chôment, ou sont dans la gêne ou pour toute autre raison, ce sera avec plaisir que nous leur ferons le service gratuit en attendant. Mais que les autres y mettent du leur et ne nous laissent pas nous débattre et nous user au milieu des difficultés financières.

LE LIBERTAIRE.

AUX SOLDATS

Nous recevons beaucoup de lettres de jeunes soldats, qu'étais nous ne pouvons insérer faute de place.

Nous ne nous désintéressons point de leur sort et nos campagnes anti-guerrières et antimilitaristes le leur prouvent.

Aux uns et aux autres nous offrons d'envoyer gratuitement le LIBERTAIRE et certains tracts et brochures. Qu'ils nous donnent donc, une adresse en ville et ce sera fait aussitôt.

Vient de paraître :

Histoire des Bourses du Travail

PAR

Fernand PELLOUTIER

avec une biographie de Victor DAVE et une préface de Georges SOREL

1 fort volume, 7 francs ; franco recommandé, 7 fr. 65

Une réimpression qui s'imposait et semble venir à son heure. Ce livre, qui est l'histoire même du fédéralisme, démontre irréfutablement que le mouvement révolutionnaire ouvrier, pour réaliser le but final qu'il se propose la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, doit non seulement se décentraliser, non seulement séparer son action de celle des partis politiques, mais encore, et surtout, répudier le mirage de la DICTATURE DU PROLETARIAT.

Adresser commandes et mandats à L. Descarsin, « LIBRAIRIE SOCIALE », 69, boulevard de Belleville, Paris (XI^e).

BETISE

Quand un homme intelligent commence de faire des bêtises, on peut être certain qu'il ne s'arrêtera plus dans cette voie.

Les conseils les plus intéressants, les renseignements les plus intéressants n'y feront rien. Toute la subtilité de son intelligence, toute sa malice, sont paradoxalement employées à justifier les pires folies.

Il y réussit quelquefois.

Mais lorsque c'est toute une classe d'individus qui s'engage sur cette pente, la stupidité des actes collectifs devient monumentale.

Il n'est pas de preuve plus évidente de cette chose que l'histoire des révolutions. Vingt-cinq ans et plus avant l'explosion, tout le monde la pressent inévitablement.

Les hommes clairvoyants voudraient couper la mèche aussitôt, mais le Pouvoir méprise ces prudentes augures. Quand la situation devient critique, le Pouvoir rabroue, se défend, et ne traite en ennemis, les sages qui proposent de faire la part du feu.

Quand enfin le Pouvoir se décide à agir, il précipite l'explosion et aggrave sa violence, dans cette suprême pensée que la déflagration, en brisant tous les cadres sociaux, écrasera ses ennemis. Solution impitoyable d'un cerveau éternel.

Ce ne sont pas les maîtres d'aujourd'hui qui infirmeront la thèse. Si, dans son ensemble, on ne peut refuser une extrême habileté et parfois beaucoup d'intelligence au Grand Bourgeois moderne, on peut bien compter que le dévergondage de son intelligence sera en proportion de ses capacités.

Après bien des événements où la classe ouvrière s'est conduite stupidement et qui ont donné une idée suffisante du bon sens d'un peuple entre tous spirituel ; alors que les dernières grèves ont lassé les travailleurs, meurtris sous le marteau patronal dont les chefs cégétistes faisaient un jeu de la crise de chômage, qui brise le ressort des plus ardents, il semble évident qu'il faudrait que le malaise général atteignant à la catastrophe, pour que les pauvres « héros » de la guerre eussent la volonté de leur puissance.

Durant ce répit, les bourgeois pourraient polir à leur écartement ; mais ils se sont engagés dans la voie de la bêtise, ils ne savent plus en sortir.

Ils ont commencé par cette ignoble sottise : la boucherie humaine ; ils ont continué par tout ce qu'ils ont pu réaliser de vexations, de vols, de rapines, de crimes contre l'individu ; dans leur folie, ils ont même brisé leurs mailles défenses.

Et les voilà qui recommencent la guerre, pour que les « dresseurs d'hommes » ne soient pas humiliés d'être payés à si rien faire ; pour que les rongeurs d'ossements dévorent le vaincu, et le vainqueur par surcroît.

Le Loucheur qui louche vers les mines de la Ruhr n'y perd rien et les deux vœux gagnants du socialisme, qui gouvernent sous les ordres de Mercanti, Gobeck et Cie, auront à leur tour « bien mérité de la patrie ».

Sur cette voie on va très loin, Messieurs les Carnassiers, et le poteau d'arrêt se trouve quelquefois surmonté d'une lanterne.

Charles-Augusta BONTEMPS.

Union Anarchiste

Groupe de Montreuil-Vincennes

Le Samedi 21 Mai à 20 h. 30

Maison du Peuple, 109, rue de Paris

MONTREUIL

Grand Meeting

Contre l'Arbitraire Gouvernemental

Orateurs : Boudoux, Lemellour, Véber

La Tribune des Jeunes

Hard ! les Jeunes

Qu'importe la répression, qu'importe les arrestations et l'emprisonnement, la propagande antimilitariste et antieconomique doit redoubler d'effort. L'effort entrepris par le Comité d'Action des Jeunes doit être poursuivi par ceux que l'arbitraire n'a pas frappés.

A la Préfecture, on s'est aperçu qu'une entente entre Jeunes, d'où est né le Comité d'Action, pouvait nuire à l'ordre établi ; cela nous console, car il est prouvé que notre propagande gêne les gouvernants dans leur sinistre besogne, dans leur nouvelle préparation de la guerre.

Pourtant la dernière guerre qui, pendant cinq ans, a dévasté la terre, ne sera que ruines, deuils, souffrances et misères et assassinats plus de 15 millions d'hommes devraient suffire.

Qui, sachez-le, bourgeois, gouvernants, capitalistes. Les Jeunes, nous les jeunes, mettrons entrave à vos criminels projets. Nous ne serons pas les défenseurs de vos coffres-forts, et à votre guerre, nous répondrons par la guerre, la guerre qui vous supprimera, qui supprimera les bases de votre société pour donner à tous le bonheur, pour insulser sur terre la grande famille fraternelle.

La répression ne doit pas intimider les Jeunes, l'emprisonnement de leurs camarades, les répressions de leur propagande, de l'outrance. Malgré les lois et les coups de la censure, nous accomplirons leur besogne de libération. Je suis certain qu'ils feront cette propagande, cette action. Les nouveaux emprisonnés ont confiance en eux.

L'OISEAU EN CAGE.

Prudence et Antimilitarisme...

Quelques phrases de ce genre constitueraient une belle anthologie du jésuitisme ; je considère, pour ma part, comme excellente la tactique des Jeunes, condamnant la désertion, malgré tout ce qu'elle peut avoir d'héroïque.

Il ne faut pas priver l'armée de ses éléments révolutionnaires. — Vaillant-Couturier (Le Gauchiste, n° du 1^{er} mai).

Tout d'abord, j'ignorais que les Jeunes communistes avaient pris une telle attitude.

J'ignorais que ces antimilitaristes blâmaient ceux qui refusent de se laisser militariser.

Il n'y a nullement l'intention d'entreprendre ici l'apologie de la désertion, mais je trouve singulière la conduite de ces jeunes qui, après avoir exposé les crimes du militarisme, condamnant les individus, inbus de ces théories, qui mettent leurs principes et leurs actes en conformité.

Pour eux, l'antimilitarisme doit être exclusivement verbal. Il doit se manifester sur le papier, dans les ordes du jour et doit être le tremplin d'un service à rendre populaire les tribuns, les cabots et autres Hervé.

Mais dès qu'un homme tente d'échapper à la caserne sans attendre le Grand Soir, on brandit l'argument d'effort ! Il ne faut pas priver l'armée de ses éléments révolutionnaires.

Est-il besoin d'ajouter que toute propagande à la caserne est vouée à un échec certain ? Toute velléité d'émancipation y est impitoyablement réprimée. A moins que le propagandiste ne se soumette et rentre dans ce qu'on est convenu d'appeler le « droit chemin ».

Quelle tactique bizarre que celle qui consiste à pénétrer dans une institution pour contribuer à la disparition de celle-ci !

Puisqu'il faut être soldat pour lutter contre l'armée, député pour supprimer le parlementarisme, faudra-t-il être curé pour combattre la religion ?

En vérité, pourquoi les capitalistes craignent-ils cette doctrine nouvelle, qui, sous des prétextes variés, leur recrute des défenseurs ?

Que leur importent les procédés employés, les motifs invoqués, pourvu que les résultats obtenus leur soient favorables.

Non, ils ne craignent pas cet antimilitarisme non enfant parce qu'ils savent que les jeunes qui s'élèvent à une telle doctrine sont destinés à devenir des suiveurs, des timorés.

Ils savent qu'une telle éducation étouffe chez eux tout sentiment de révolte et annihile cette mentalité libertaire, innée chez les individus. Ils savent qu'elle tue ce noble individualisme qui pourrait faire d'eux des réfractaires.

Lucien GRESINSKI.

Les Jeunes contre la Guerre

La Jeunesse anarchiste vient de mener une active campagne contre la guerre et contre le militarisme. Nous avons tout d'abord placé une affiche intitulée : Contre la guerre, contre le crime, dont le texte a été lu par les Jeunes communistes et syndicalistes, nous avons formé un Comité d'action des Jeunes contre la guerre, qui continue la propagande commencée.

Ce Comité d'action a fait tirer une affiche portant comme titre : La Mobilisation, c'est la guerre, ne parlez pas. Quinze cents exemplaires de cette affiche ont été placardés dans la Seine. De ce fait, dix-huit camarades ont été arrêtés, dont deux de la J. A. : Coffin et Odéon.

Quelques jours plus tard, 6.000 tracts,

DE JUDA-HERVE

A JOUHAUX L'ISKARIOTE

EN PASSANT PAR LE GROTESQUE

RENAUDEL

Autrement sérieuse et néfaste fut l'action exercée par les Guesde, les Sembat, les Thomas les Vaillant. Ceux-là étaient vraiment, en juillet 1914, les chefs reconnus et écoutés du parti socialiste français. Nul ne contestait leur influence sur les éléments français

portant le texte de l'affiche, furent distribués dans Paris par plusieurs camarades en auto. Deux de ceux-ci furent arrêtés : Binet, secrétaire infirmier des Jeunes Communistes, et André Leroy, administrateur de notre journal, la Jeunesse Anarchiste.

A ce propos, l'Humanité, journal ultra-révolutionnaire (pas tant que la Vie Ouvrière), aux ordres du Comité directeur du P. C., s'abstint soigneusement de relater l'arrestation de ces deux camarades. Il est vrai qu'elle n'annonça pas davantage un meeting que tenait le Comité d'Action des Jeunes, le jeudi 12 mai, à la Grange-aux-Belles. L'Internationale annonça froidement à 7 heures du soir qu'il y avait un meeting à 8 heures et demi.

Les communistes éprouvés du Comité directeur n'approuvent pas les Jeunes communistes qui se sont lancés dans la lutte sans leur demander d'autorisation ; aussi font-ils tout leur possible pour faire échouer cette action.

Espérons que ces jeunes comprendront bientôt que l'on peut se passer de directeurs de conscience, qui ne sont bons qu'à comprimer l'initiative et retarder la révolution proche.

Deux autres camarades de la J. A. sont en prison pour avoir participé à une manifestation qui eut lieu dernièrement à Levallois. L'administration refuse de les mettre au régime politique, et on les inculte de port d'arme prohibée parce que l'un avait une canne et l'autre un couteau (non à cran d'arrêt d'ailleurs).

Nous pouvons dire tout de suite que ce ne sont pas ces arrestations qui nous empêcheront de continuer et que si nous avons déjà fait bien, nous ferons bientôt mieux.

BASTILLE.

Aidez-Nous

Le numéro 2 de notre journal est paru et son format plus grand que celui du premier montre que nous ne désespérons pas et que nous saurons le faire toujours plus fort et plus vivant. Nous avons déjà quelques abonnés et nous pensons qu'ils seront bientôt beaucoup plus nombreux afin de nous aider dans notre tâche.

Il faudrait que tous les jeunes qui lisent le Libertaire viennent vers nous et s'intéressent à notre action.

Le but de nos efforts est l'éducation des jeunes car nous pensons que c'est parmi eux que doivent se trouver les militants qui plus tard iront semer partout de la propagande anarchiste.

Que peut-on faire en effet avec des hommes déjà imprégnés de l'esprit de passivité à un état quel qu'il soit ? C'est chez les jeunes que les plus grands espoirs sont permis, aussi devons-nous porter sur eux tous nos efforts de propagande car ils ne sont pas encore devenus des jouisseurs capables de toutes les bassesses et pourris par l'exemple des bourgeois.

Il n'est guère que le jeune qui puisse comprendre notre idéal et s'enthousiasmer pour le but de liberté qu'il poursuit.

L'enthousiasme est l'apanage de la jeunesse, l'homme d'âge mûr au contraire est souvent un désabusé toujours du parti du plus fort et qui ne recherche que sa tranquillité ; alors que le jeune cherche à comprendre, le vieux qui a ses idées toutes faites et qui ne veut pas en démordre vous interromp et vous dit : « tout ceci c'est très beau mais on n'y arrivera jamais — et il ajoute parfois — la masse est trop veule ».

Il ne s'aperçoit pas, le malheureux, que la masse est composée d'individus comme lui qui comptent tous les uns sur les autres et sont incapables de la moindre action. Pour que notre propagande porte parmi la jeunesse ouvrière, aidez-nous, camarades, nos jeunes amis.

Nous invitons instamment ceux des jeunes que notre propagande intéresse de s'abonner à notre organe, d'y faire abonner leurs amis et de nous demander des exemplaires de notre journal afin d'aller le vendre dans les réunions. Les camarades qui voudraient être dépositaires sont priés de nous écrire au siège social du journal des Jeunes.

Abonnements : 2 francs les 10 numéros.

FLORAN.

LA BROCHURE

DES PROCES ANARCHISTES

Elle paraîtra incessamment et contiendra les déclarations de Savigny, Lecoq, Gollin, Barbé et Bévent. Elle ne parlera point de toute l'action pacifiste de tous les anarchistes durant la guerre. Pour cela, une autre brochure sera nécessaire.

Celle-ci aura tout de même un grand intérêt. Il est bon en ces heures de troubles que l'on connaisse l'exemple de quelques-uns de nos frères qui se conduisirent logiquement.

Nous prions les souscripteurs, qui ne l'ont fait encore, de nous envoyer leurs noms et adresse pour que nous puissions leur expédier des exemplaires de cette brochure.

Nous avisons tous les autres camarades qu'elle sera mise en vente au prix le plus modique possible.

La Nouvelle Gloire du Sabre

Documents vécus pour servir à l'histoire de la grande guerre (1914-1919) (1)

Cette lecture m'a pleinement convaincu que Zinoviev a raison de dire en prescrivant le livre du professeur Grunberg, qu'il est, au point de vue documentaire, un livre historique de premier ordre. J'ajoute, moi, qu'au point de vue des responsabilités encourues pendant la guerre par tous les éléments (chefs et troupes) composant la 2^e Internationale, il est unique, dans la littérature critique du mouvement révolutionnaire actuel.

On y trouve, en effet, tous les documents importants sur les questions touchant à la guerre, et émanant de cette vaste association dont la faillite, je devrais dire la banqueroute, a été si retentissante.

Non, certes, le préface ne trompe pas son public, lorsqu'il lui montre le professeur Grunberg, socialiste-pacifiste mais surtout honnête homme recueillant en historien impartial, toutes les manifestations, toutes les déclarations, tous les programmes et les discours des leaders les plus en vue des partis socialistes d'Allemagne, de France, d'Autriche, d'Italie, d'Angleterre et de maints autres pays dont l'influence et l'action révolutionnaires furent toujours plus modestes.

Comme Zinoviev, j'estime que l'auteur a eu raison de classer à part les documents datant de la veille de la guerre et ceux qui ont vu le jour aussitôt après le 2 août 1914.

Le contraste saisissant qui en résulte est, à mon avis, d'un intérêt psychologique tel qu'il suffirait à justifier le très grand mérite de l'œuvre. Par lui, ce qui n'aurait pu être

qu'une simple compilation documentaire, consciencieuse, c'est vrai, mais aride et froide, devient une étude pénétrante de l'âme des politiciens révolutionnaires, qui ont passé leur vie à tromper le prolétariat, troupeau docile et crédule dont ils furent, avec un cynisme déconcertant, les mauvais bergers.

C'est pour cela que je ne partage pas du tout l'opinion de Zinoviev lorsqu'il prétend que les plus précieux des documents contenus dans le livre du professeur Grunberg sont ceux qui ont été rédigés deux ans avant le 2 août 1914, au moment de la guerre des Balkans et du fameux Congrès de la 2^e Internationale à Bâle.

En présence des catastroph

